

Elle aurait voulu garder sa victime et son compagnon pour elle, sage comme il était par force, et elle ne comprenait pas la barbarie de ce désir insensé, car elle avait pris, elle, l'habitude de toutes les privations. Elle aimait assez Steinbock pour ne pas l'épouser, et l'aimait trop pour le céder à une autre femme; elle ne savait pas se résigner à n'en être que la mère, et se regardait comme une folle quand elle pensait à l'autre rôle. Ces contradictions, cette féroce jalousie, ce bonheur de posséder un homme à elle, tout agitait démesurément le cœur de cette fille. Éprise réellement depuis quatre ans, elle caressait le fol espoir de faire durer cette vie inconséquente et sans issue, où sa persistance devait causer la perte de celui qu'elle appelait son enfant. Ce combat de ses instincts et de sa raison la rendait injuste et tyrannique. Elle se vengeait sur ce jeune homme de ce qu'elle n'était ni jeune, ni riche, ni belle; puis, après chaque vengeance, elle arrivait, en reconnaissant ses torts en elle-même, à des humilités, à des tendresses infinies. Elle ne concevait le sacrifice à faire à son idole qu'après y avoir écrit sa puissance à coups de hache. C'était enfin la *Tempête* de Shakspeare renversée, Caliban maître d'Ariel et de Prospero. Quant à ce malheureux jeune homme à pensées élevées, méditatif, enclin à la paresse, il offrait dans les yeux, comme ces lions engagés au jardin des Plantes, le désert que sa protectrice faisait en son âme. Le travail forcé que Lisbeth exigeait de lui ne défrayait pas les besoins de son cœur. Son ennui devenait une maladie physique, et il mourait sans pouvoir demander, sans savoir se procurer l'argent d'une folie souvent nécessaire. Par certaines journées d'énergie, où le sentiment de son malheur accroissait son exaspération, il regardait Lisbeth, comme un voyageur altéré, qui, traversant une côte aride, doit regarder une eau saumâtre. Ces fruits amers de l'indigence et de cette reclusion dans Paris étaient savourés comme des plaisirs par Lisbeth. Aussi prévoyait-elle avec terreur que la moindre passion allait lui enlever son esclave. Parfois elle se reprochait, en contraignant par sa tyrannie et ses reproches ce poète à devenir un grand sculpteur de petites choses, de lui avoir donné les moyens de se passer d'elle.

Le lendemain, ces trois existences, si diversement et si réellement misérables, celle d'une mère au désespoir, celle du mé-

nage Marneffe et celle du pauvre exilé, devaient toutes être affectées par la passion naïve d'Hortense et par le singulier dénoûment que le baron allait trouver à sa passion malheureuse pour Josépha.

## CHAPITRE VIII

Le roman du père et celui de la fille.

Au moment d'entrer à l'Opéra, le conseiller d'État fut arrêté par l'aspect un peu sombre du temple de la rue Lepelletier, où il ne vit ni gendarmes, ni lumières, ni gens de service, ni barrières pour contenir la foule. Il regarda l'affiche, y vit une bande blanche au milieu de laquelle brillait ce mot sacramentel :

RELACHE PAR INDISPOSITION.

Aussitôt il s'élança chez Josépha, qui demeurait dans les environs, comme tous les artistes attachés à l'Opéra, rue Chauchat.

— Monsieur! que demandez-vous? lui dit le portier, à son grand étonnement.

— Vous ne me connaissez donc plus? répondit le baron avec inquiétude.

— Au contraire, monsieur, c'est parce que j'ai l'honneur de remettre monsieur, que je lui dis : Où allez-vous?

Un frisson mortel glaça le baron.

— Qu'est-il arrivé? demanda-t-il.

— Si monsieur le baron entrait dans l'appartement de mademoiselle Mirah, il y trouverait mademoiselle Héloïse Brisetout, monsieur Bixiou, monsieur Léon de Lora, monsieur Vousteau, monsieur de Vernisset, monsieur Südmann, et des femmes pleines de patchouli qui pendent la crémaillère...

— Eh bien! où donc est...

— Mademoiselle Mirah!... Je ne sais pas trop si je fais bien de vous le dire.

Le baron glissa deux pièces de cent sous dans la main du portier.

— Eh bien, elle reste maintenant rue de la Ville-l'Évêque, dans un hôtel que lui a donné, dit-on, le duc d'Hérouville, répondit à voix basse le portier.

Après avoir demandé le numéro de cet hôtel, le baron prit un milord et arriva devant une de ces jolies maisons modernes à doubles portes, où, dès la lanterne de gaz, le luxe se manifesta.

Le baron, vêtu de son habit de drap bleu, à cravate blanche, gilet blanc, pantalon de nankin, bottes vernies, beaucoup d'empois dans le jabot, passa pour un invité retardataire aux yeux du portier de ce nouvel Éden. Sa prestance, sa manière de marcher, tout en lui justifiait cette opinion.

Au coup de cloche sonné par le portier, un valet parut au péristyle. Ce valet, nouveau comme l'hôtel, laissa pénétrer le baron, qui lui dit d'un ton de voix accompagné d'un geste impérial : — Fais passer cette carte à mademoiselle Josépha...

Le *patito* regarda machinalement la pièce où il se trouvait, et se vit dans un salon d'attente, plein de fleurs rares dont l'ameublement devait coûter quatre mille écus de cent sous. Le valet, revenu, pria monsieur d'entrer au salon en attendant qu'on sortit de table pour prendre le café.

Quoique le baron eût connu le luxe de l'empire, qui certes fut un des plus prodigieux, et dont les créations, si elles ne furent pas durables, n'en coûtèrent pas moins des sommes folles, il resta comme ébloui, abasourdi, dans ce salon dont les trois fenêtres donnaient sur un jardin féerique, un de ces jardins fabriqués en un mois avec des terrains rapportés, avec des fleurs transplantées, et dont les gazons semblent obtenus par des procédés chimiques. Il admira non-seulement les recherches, les dorures, les sculptures les plus coûteuses du style dit Pompadour, des étoffes merveilleuses que le premier épicier venu aurait pu commander et obtenir à flots d'or; mais encore ce que des princes seuls ont la faculté de choisir, de trouver, de payer et d'offrir : deux tableaux de Greuze et deux de Watteau, deux têtes de Van Dyck, deux paysages de Ruysdael, deux du Guaspre, un Rembrandt et un Holbein, un Murillo et un Titien, deux Teniers et deux Metzù, un Van Huysum et un Abraham Mignon, enfin deux cent mille francs de tableaux admirablement encadrés. Les bordures valaient presque les toiles,

— Ah! tu comprends maintenant, mon bonhomme? dit Josépha.

Venue sur la pointe du pied par une porte muette, sur des tapis de Perse, elle saisit son adorateur dans une de ces stupéfactions où les oreilles tintent si bien, qu'on n'entend rien que le glas du désastre.

Ce mot de *bonhomme* dit à un personnage si haut placé dans l'administration, et qui peint admirablement l'audace avec laquelle ces créatures ravalent les plus grandes existences, laissa le baron cloué par les pieds. Josépha, toute en blanc et jaune, était si bien parée pour cette fête, qu'elle pouvait encore briller au milieu de ce luxe insensé, comme le bijou le plus rare.

— N'est-ce pas que c'est beau? reprit-elle. Le duc a mis là tous les bénéfices d'une affaire en commandite, dont les actions ont été vendues en hausse. Pas bête, mon petit duc! Il n'y a que les grands seigneurs d'autrefois pour savoir changer le charbon de terre en or. Le notaire, avant le dîner, m'a apporté le contrat d'acquisition à signer, et qui contient quittance du prix. Comme ils sont là tous grands seigneurs : d'Esgrignon, Rastignac, Maxime, Lenoncourt, Verneuil, Laginski, Rochefide, la Palférine, et en fait de banquiers, Nucingen et du Tillet, avec Antonia, Malaga, Carabine et la Schontz, ils ont tous compati à ton malheur. Oui, mon vieux, tu es invité, mais à condition de boire tout de suite la valeur de deux bouteilles en vins de Hongrie, de Champagne et du Cap pour te mettre à leur niveau. Nous sommes, mon cher, tous trop tendus ici pour qu'il n'y ait pas relâche à l'Opéra. Mon directeur est soulé comme un cornet à piston, il en est aux *couacs*.

— Oh! Josépha! s'écria le baron.

— Comme c'est bête, une explication, répondit-elle en souriant. Voyons, vaux-tu les six cent mille francs que coûtent l'hôtel et le mobilier? Peux-tu m'apporter une inscription de trente mille francs de rente que le duc m'a donnée dans un cornet de papier blanc à dragées d'épicier?... C'est là une jolie idée!

— Quelle perversité! dit le conseiller d'État, qui, dans ce moment de rage, aurait troqué les diamants de sa femme pour remplacer le duc d'Hérouville pendant vingt-quatre heures.

— C'est mon état d'être perverse! répliqua-t-elle. Ah! voilà

comment tu prends la chose! Pourquoi n'as-tu pas inventé la commandite? Mon Dieu! mon pauvre *chat teint*, tu devrais me remercier : je te quitte au moment où tu pourrais manger avec moi l'avenir de ta femme, la dot de ta fille, et... Ah! tu pleures. L'empire s'en va!... Je vais saluer l'empire. Elle se posa tragiquement et dit :

On vous appelle Hulot ! Je ne vous connais plus !

Et elle rentra.

La porte entr'ouverte laissa passer, comme un éclair, un jet de lumière accompagné d'un éclair du crescendo de l'orgie, et chargé des odeurs d'un festin de premier ordre.

La cantatrice revint voir par la porte entre-bâillée, et trouvant Hulot planté sur ses deux pieds comme s'il eût été de bronze, elle fit un pas en avant et reparut.

— Monsieur, dit-elle, j'ai cédé les guenilles de la rue Chau-chat à la petite Héloïse Briseletout de Bixiou; si vous voulez y réclamer votre bonnet de coton, votre tire-bottes, votre ceinture et votre cire à favoris, j'ai stipulé qu'on vous les rendrait.

Cette horrible raillerie eut pour effet de faire sortir le baron comme Loth dut sortir de Gomorrhe, mais sans se retourner, comme madame.

Hulot revint chez lui, marchant en furieux, se parlant à lui-même, et trouva sa famille faisant avec calme le whist à deux sous la fiche qu'il avait vu commencer. En voyant son mari, la pauvre Adeline crut à quelque affreux désastre, à un déshonneur; elle donna ses cartes à Hortense et entraîna Hector dans ce même petit salon, où cinq heures auparavant Crevel lui prédisait les plus honteuses agonies de la misère.

— Qu'as-tu? dit-elle effrayée.

— Oh! pardonne-moi; mais laisse-moi te raconter ces infamies.

Il exhala sa rage pendant dix minutes.

— Mais, mon ami, répondit héroïquement cette pauvre femme de pareilles créatures ne connaissent pas l'amour! cet amour pu et dévoué que tu mérites; comment pourrais-tu, toi si perspicace avoir la prétention de lutter avec un million?

— Chère Adeline! s'écria le baron en saisissant sa femme et la pressant sur son cœur.

La baronne venait de jeter du baume sur les plaies saignantes de l'amour-propre.

— Certes, ôtez la fortune au duc d'Hérouville, entre nous deux, elle n'hésiterait pas! dit le baron.

— Mon ami, reprit Adeline en faisant un dernier effort, s'il te faut absolument des maîtresses, pourquoi ne prends-tu pas, comme Crevel, des femmes qui ne soient pas chères et dans une classe à se trouver longtemps heureuses de peu. Nous y gagnons tous. Je conçois le besoin, mais je ne comprends rien à la vanité...

— Oh! quelle bonne et excellente femme tu es! s'écria-t-il. Je suis un vieux fou, je ne mérite pas d'avoir un ange comme toi pour compagne.

— Je suis tout bonnement la Joséphine de mon Napoléon, répondit-elle avec une teinte de mélancolie.

— Joséphine ne te valait pas, dit-il. Viens, je vais jouer le whist avec mon frère et mes enfants; il faut que je me mette à mon métier de père de famille, que je marie mon Hortense et que j'enterre le libertin...

Cette bonhomie toucha si fort la pauvre Adeline, qu'elle dit :

— Cette créature a bien mauvais goût de préférer qui que ce soit à mon Hector. Ah! je ne te céderais pas pour tout l'or de la terre. Comment peut-on te laisser quand on a le bonheur d'être aimée par toi!...

Le regard par lequel le baron récompensa le fanatisme de sa femme la confirma dans l'opinion que la douceur et la soumission étaient les plus puissantes armes de la femme. Elle se trompait en ceci. Les sentiments nobles poussés à l'absolu produisent des résultats semblables à ceux des plus grands vices. Bonaparte est devenu l'empereur pour avoir mitraillé le peuple à deux pas de l'endroit où Louis XVI a perdu la monarchie et la tête pour n'avoir pas laissé verser le sang d'un monsieur Sauce.

Le lendemain, Hortense, qui mit le cachet de Wenceslas sous son oreille pour ne pas s'en séparer pendant son sommeil, fut habillée de bonne heure, et fit prier son père de venir au jardin dès qu'il serait levé.

Vers neuf heures et demie, le père, condescendant à une de

mande de sa fille, lui donnait le bras, et ils allaient ensemble le long des quais par le pont Royal, sur la place du Carrousel.

— Ayons Vair de flâner, papa, dit Hortense en débouchant par le guichet pour traverser cette immense place...

— Flâner ici?... demanda railleusement le père.

— Nous sommes censés aller au Musée, et là-bas, dit-elle en montrant les baraques adossées aux murailles des maisons qui tombent à angle droit sur la rue du Doyenné, tiens, il y a des marchands de bric-à-brac, de tableaux...

— Ta cousine demeure là...

— Je le sais bien; mais il ne faut pas qu'elle nous voie...

— Et que veux-tu faire? dit le baron en se trouvant à trente pas environ de la fenêtre de madame Marneffe à laquelle il pensa soudain.

Hortense avait conduit son père devant le vitrage d'une des boutiques situées à l'angle du pâté de-maisons qui longe les galeries du vieux Louvre et qui fait face à l'hôtel de Nantes. Elle entra dans cette boutique en laissant son père occupé à regarder les fenêtres de la jolie petite dame qui, la veille, avait laissé son image au cœur du vieux beau, comme pour y calmer la blessure qu'il allait recevoir, et il ne put s'empêcher de mettre en pratique le conseil de sa femme.

— Rabattons-nous sur les petites bourgeoises, se dit-il en se rappelant les adorables perfections de madame Marneffe. Cette petite femme-là me fera promptement oublier l'avidité Josépha.

Or, voici ce qui se passa simultanément dans la boutique et hors de la boutique.

En examinant les fenêtres de sa nouvelle *belle*, le baron aperçut le mari, qui, tout en brossant sa redingote lui-même, faisait évidemment le guet et semblait attendre quelqu'un sur la place. Craignant d'être aperçu, puis reconnu plus tard, l'amoureux baron tourna le dos à la rue du Doyenné, mais en se mettant de trois quarts, afin de pouvoir y donner un coup d'œil de temps en temps. Ce mouvement le fit rencontrer presque face à face avec madame Marneffe, qui, venant des quais, doublait le promontoire des maisons pour retourner chez elle. Valérie éprouva comme une commotion en recevant le regard étonné du baron, et elle y répondit par une œillade de prude.

— Jolie femme! s'écria le baron, et pour qui l'on ferait bien des folies!

— Eh! monsieur, répondit-elle en se retournant comme une femme qui prend un parti violent, vous êtes monsieur le baron Hulot, n'est-ce pas?

Le baron, de plus en plus stupéfait, fit un geste d'affirmation.

— Eh bien! puisque le hasard a marié deux fois nos yeux, et que j'ai le bonheur de vous avoir intrigué ou intéressé, je vous dirai qu'au lieu de faire des folies, vous devriez bien faire justice... Le sort de mon mari dépend de vous.

— Comment l'entendez-vous? demanda galamment le baron.

— C'est un employé de votre direction, à la guerre, division de monsieur Lebrun, bureau de monsieur Coquet, répondit-elle en souriant.

— Je me sens disposé, madame... madame...

— Madame Marneffe.

— Ma petite madame Marneffe, à faire des injustices pour vos beaux yeux... J'ai dans votre maison une cousine, et j'irai la voir un de ces jours, le plus tôt possible, venez m'y présenter votre requête.

— Excusez mon audace, monsieur le baron; mais vous comprendrez comment j'ai pu oser parler ainsi, je suis sans protection.

— Ah! ah!

— Ah! monsieur, vous vous méprenez, dit-elle en baissant les yeux.

Le baron crut que le soleil venait de disparaître.

— Je suis au désespoir, mais je suis une honnête femme, reprit-elle. J'ai perdu, il y a six mois mon seul protecteur, le maréchal de Montcornet.

— Ah! vous êtes sa fille?

— Oui, monsieur, mais il ne m'a jamais reconnue.

— Afin de pouvoir vous laisser une partie de sa fortune.

— Il ne m'a rien laissé, monsieur, car on n'a pas trouvé de testament.

— Oh! pauvre petite, le maréchal a été surpris par l'apoplexie... Allons, espérez, madame, on doit quelque chose à la fille d'un des chevaliers Bayard de l'empire.

Madame Marneffe salua gracieusement, et fut aussi fière de son succès, que le baron l'était du sien.

— D'où diable vient-elle ce matin ? se demanda-t-il en analysant le mouvement onduleux de la robe auquel elle imprimait une grâce peut être exagérée. Elle a la figure trop fatiguée pour revenir du bain, et son mari l'attend. C'est inexplicable, et cela donne beaucoup à penser.

Madame Marneffe une fois rentrée, le baron voulut savoir ce que faisait sa fille dans la boutique. En y entrant, comme il regardait toujours les fenêtres de madame Marneffe, il faillit heurter un jeune homme au front pâle, aux yeux gris pétillants vêtu d'un paletot d'été en mérinos noir, d'un pantalon de gros coutil et de souliers à guêtres en cuir jaune, qui sortait comme un braque; et il le vit courir vers la maison de madame Marneffe, où il entra. En glissant dans la boutique, Hortense y avait distingué tout aussitôt le fameux groupe mis en évidence sur une table placée au centre dans le champ de la porte.

Sans les circonstances auxquelles elle en devait la connaissance, ce chef-d'œuvre eût vraisemblablement frappé la jeune fille par ce qu'il faut appeler le *brio* des grandes choses, elle qui, certes, aurait pu poser en Italie pour la statue du *Brio*.

Toutes les œuvres des gens de génie n'ont pas au même degré ce brillant, cette splendeur visible à tous les yeux, même à ceux des ignorants. Ainsi, certains tableaux de Raphaël, tels que la célèbre Transfiguration, la Madone de Foligno, les fresques des Stanze au Vatican, ne commanderont pas soudain l'admiration, comme le Joueur de violon de la galerie Sciarra, les portraits des Doni et la Vision d'Ézéchiel de la galerie de Pitti, le Portement de croix de la galerie Borghèse, le Mariage de la Vierge du musée Bréra à Milan. Le saint Jean-Baptiste de la tribune, saint Luc peignant la Vierge à l'Académie de Rome, n'ont point le charme du portrait de Léon X et de la vierge de Dresde. Néanmoins, tout est de la même valeur. Il y plus ! les Stanze, la Transfiguration, les Camaïeux et les trois tableaux de chevalet du Vatican sont le dernier degré du sublime et de sa perfection. Mais ces chefs-d'œuvre exigent de l'admirateur le plus instruit une sorte de tension, une étude pour être compris dans toutes leurs parties; tandis que le Violoniste, le Mariage de la Vierge, la Vision d'Ézéchiel, entrent

d'eux-mêmes dans votre cœur par la double porte des yeux, et s'y font leur place; vous aimez à les recevoir ainsi sans aucune peine; ce n'est pas le comble de l'art, c'en est le bonheur. Ce fait prouve qu'il se rencontre dans la génération des œuvres artistiques les mêmes hasards de naissance que dans les familles où il y a des enfants heureusement doués, qui viennent beaux et sans faire de mal à leurs mères, à qui tout sourit, à qui tout réussit; il y a enfin les fleurs du génie comme les fleurs de l'amour.

Ce brio, mot italien intraduisible, et que nous commençons à employer, est le caractère des premières œuvres. C'est le fruit de la pétulance et de la fougue intrépide du talent jeune, pétulance qui se retrouve plus tard dans certaines heures heureuses; mais ce brio ne sort plus alors du cœur de l'artiste; et, au lieu de le jeter dans ses œuvres comme un volcan lance ses feux, il le subit, il le doit à des circonstances, à l'amour, à la rivalité, souvent à la haine, et plus encore aux commandements d'une gloire à soutenir.

Le groupe de Wenceslas était à ses œuvres à venir ce qu'est le Mariage de la Vierge à l'œuvre total de Raphaël, le premier pas du talent fait dans une grâce inimitable, avec l'entrain de l'enfance et son aimable plénitude, avec sa force cachée sous des chairs roses et blanches trouées par des fossettes qui font comme des échos aux rires de la mère. Le prince Eugène a, dit-on, payé quatre cent mille francs ce tableau qui vaudrait un million pour un pays privé de tableaux de Raphaël, et l'on ne donnerait pas cette somme pour la plus belle des fresques, dont cependant la valeur est bien supérieure comme art.

Hortense contint son admiration en pensant à la somme de ses économies de jeune fille; elle prit un petit air indifférent et dit au marchand: quel est le prix de ça?

— Quinze cents francs, répondit le marchand en jetant une ceillade à un jeune homme assis sur un tabouret dans un coin.

Ce jeune homme devint stupide en voyant le vivant chef-d'œuvre du baron Hulot. Hortense ainsi prévenue, reconnut alors l'artiste à la rougeur qui nuança son visage pâli par la souffrance, elle vit reluire dans deux yeux gris une étincelle allumée par sa question; elle regarda cette figure maigre et tirée comme celle d'un moine plongé dans l'ascétisme; elle

adora cette bouche rosée et bien dessinée, un petit menton fin, et les cheveux châtains à filaments du Slave.

— Si c'était douze cents francs, répondit-elle, je vous dirais de me l'envoyer.

— C'est antique, mademoiselle, fit observer le marchand qui, semblable à tous ses confrères, croyait avoir tout dit avec ce *nec plus ultra* du bric-à-brac.

— Excusez-moi, monsieur, c'est fait de cette année, répondit-elle tout doucement, et je viens précisément pour vous prier si l'on consent à ce prix, de nous envoyer l'artiste, car on pourrait lui procurer des commandes assez importantes.

— Si les douze cents francs sont pour lui, qu'aurai-je pour moi? Je suis marchand, dit le boutiquier avec bonhomie.

— Ah! c'est vrai, répliqua la jeune fille en laissant échapper une expression de dédain.

— Ah! mademoiselle, prenez! je m'entendrai avec le marchand, s'écria le Livonien hors de lui.

Fasciné par la sublime beauté d'Hortense et par l'amour pour les arts qui se manifestait en elle, il ajouta :

— Je suis l'auteur de ce groupe, voici dix jours que je viens voir trois fois par jour si quelqu'un en connaîtra la valeur et le marchandera. Vous êtes ma première admiratrice, prenez.

— Venez, monsieur, avec le marchand dans une heure d'ici... voici la carte de mon père, répondit Hortense.

Puis, en voyant le marchand aller dans une pièce pour y envelopper le groupe dans du linge, elle ajouta tout bas, au grand étonnement de l'artiste qui crut rêver : — Dans l'intérêt de votre avenir, monsieur Wenceslas, ne montrez pas cette carte; ne dites pas le nom de votre acquéreur à mademoiselle Fischer, car c'est notre cousine.

Ce mot, notre cousine, produisit un éblouissement à l'artiste; il entrevit le paradis en en voyant une des Èves tombées. Il rêvait de la belle cousine dont lui avait parlé Lisbeth, autant qu'Hortense rêvait de l'amoureux de sa cousine, et quand elle était entrée : — Ah! pensait-il, si elle pouvait être ainsi! On comprendra le regard que les deux amants échangèrent; ce fut de la flamme, car les amoureux vertueux n'ont pas la moindre hypocrisie.

— Eh bien! que diable fais-tu là dedans? demanda le père à sa fille,

— J'ai dépensé mes douze cents francs d'économie, viens.

Elle reprit le bras de son père, qui répéta : — Douze cents francs!

— Treize cents même... mais tu me prêteras bien la différence

— Et à quoi... dans cette boutique... as-tu pu dépenser cette somme?

— Ah! voici! répondit l'heureuse jeune fille, si j'ai trouvé un mari, ce ne sera pas cher.

— Un mari, ma fille, dans cette boutique?

— Écoute, mon petit père, me défendrais-tu d'épouser un grand artiste?

— Non, mon enfant. Un grand artiste, aujourd'hui, c'est un prince qui n'est pas titré. C'est la gloire et la fortune, les deux plus grands avantages sociaux, après la vertu, ajouta-t-il d'un petit ton cafarde.

— Bien entendu, répondit Hortense. Et que penses-tu de la sculpture?

— C'est une bien mauvaise partie, dit Hulot en hochant la tête. Il faut de grandes protections outre un grand talent; car le gouvernement est le seul consommateur. C'est un art sans débouchés, aujourd'hui qu'il n'y a plus ni grandes existences, ni grandes fortunes, ni palais substitués, ni majorats. Nous ne pouvons loger que de petits tableaux, de petites figures; aussi les arts sont-ils menacés par le *petit*.

— Mais, un grand artiste qui trouverait des débouchés... reprit Hortense.

— C'est la solution du problème.

— Et qui serait appuyé!

— Encore mieux!

— Et noble!

— Bah!

— Comte!

— Et il sculpte!

— Il est sans fortune.

— Et il compte sur celle de mademoiselle Hortense Hulot? dit railleusement le baron en plongeant un regard d'inquisiteur dans les yeux de sa fille,

— Ce grand artiste, comte, et qui sculpte, vient de voir votre fille pour la première fois de sa vie, et pendant cinq minutes, monsieur le baron, répondit Hortense d'un air calme à son père. Hier, vois-tu, mon cher bon petit père, pendant que tu étais à la chambre, maman s'est évanouie. Cet évanouissement, qu'elle a mis sur le compte de ses nerfs, venait de quelque chagrin relatif à mon mariage manqué, car elle m'a dit que, pour vous débarrasser de moi...

— Elle t'aime trop pour avoir employé une expression...

— Peu parlementaire, reprit Hortense en riant; non, elle ne s'est pas servie de ce mot-là, mais moi je sais qu'une fille à marier, qui ne se marie pas, est une croix très-lourde à porter pour des parents honnêtes! Eh bien! elle pense que s'il se présentait un homme d'énergie et de talent, à qui une dot de trente mille francs suffirait, nous serions tous heureux! Enfin, elle jugeait convenable de me préparer à la modestie de mon futur sort, et de m'empêcher de m'abandonner à de trop beaux rêves... Ce qui signifiait la rupture de mon mariage, et pas de dot.

— Ta mère est une bien bonne, une bien noble et excellente femme, répondit le père profondément humilié, quoique assez heureux de cette confidence.

— Hier, elle m'a dit que vous l'autorisiez à vendre ses diamants pour me marier; mais je voudrais qu'elle gardât ses diamants, et je voudrais trouver un mari. Je crois avoir trouvé l'homme, le prétendu qui répond au programme de maman...

— Là!... sur la place du Carrousel!... en une matinée.

— Oh! papa, *le mal vient de plus loin*, répondit-elle malicieusement.

— Eh bien! voyons, ma petite fille, disons tout à notre bon père, demanda-t-il d'un air câlin en cachant ses inquiétudes.

## CHAPITRE IX

Où le hasard, qui se permet des romans vrais, mène trop bien les choses pour qu'elles aillent longtemps ainsi.

Sous la promesse d'un secret absolu, Hortense raconta le résumé de ses conversations avec la cousine Bette. Puis, en ren-

trant, elle montra le fameux cachet à son père comme preuve de la sagacité de ses conjectures. Le père admira, dans son for intérieur, la profonde adresse des jeunes filles agitées par l'instinct, en reconnaissant la simplicité du plan que cet amour idéal avait suggéré, dans une seule nuit, à cette innocente fille.

— Tu vas voir le chef-d'œuvre que je viens d'acheter, on va l'apporter, et le cher Wenceslas accompagnera le marchand... L'auteur d'un pareil groupe doit faire fortune; mais obtiens-lui, par ton crédit, une statue, et puis un logement à l'Institut...

— Comme tu vas, s'écria le père. Mais si on vous laissait faire, vous seriez mariés dans les délais légaux, dans onze jours...

— On attend onze jours? répondit-elle en riant. Mais, en cinq minutes je l'ai aimé, comme tu as aimé maman en la voyant! et il m'aime, comme si nous nous connaissions depuis deux ans. Oui, dit-elle à un geste que fit son père, j'ai lu dix volumes d'amour dans ses yeux. Et ne sera-t-il pas accepté par vous et par maman pour mon mari, quand il sera démontré que c'est un homme de génie? La sculpture est le premier des arts! s'écria-t-elle en battant des mains et sautant. Tiens! Je vais tout te dire...

Il y a donc encore quelque chose?... demanda le père en souriant.

Cette innocence complète et bavarde avait tout à fait rassuré le baron.

— Un aveu de la dernière importance, répondit-elle. Je l'aime sans le connaître, mais j'en suis folle depuis une heure que je l'ai vu.

— Un peu trop folle, répondit le baron que le spectacle de cette naïve passion réjouissait.

— Ne me punis pas de ma confiance, reprit-elle. C'est si bon de crier dans le cœur de son père: « J'aime, je suis heureuse d'aimer! » répliqua-t-elle. Tu vas voir mon Wenceslas! Quel front plein de mélancolie!... des yeux gris où brille le soleil du génie!... et comme il est distingué! Qu'en penses-tu? Est-ce un beau pays la Livonie?... Ma cousine Bette épouser ce jeune homme-là, elle qui serait sa mère! Mais ce serait un meurtre! Comme je suis jalouse de ce qu'elle a dû faire pour lui! je me figure qu'elle ne verra pas mon mariage avec plaisir.